

PIERRE ZIMMER

SOMME TOUTE  
OU  
L'ORDRE DES  
CHOSSES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520427

Dépôt légal : octobre 2025

*Les vivants ferment les yeux des morts ; les morts ouvrent  
les yeux des vivants.*

Gabriel Garran

# Un homme mis en examen pour l'assassinat de la femme qu'il harcelait

## Montdidier

De notre correspondant local

Un homme de 53 ans, soupçonné d'avoir tué une femme qu'il harcelait depuis trois ans, a été mis en examen, samedi 19 avril, pour assassinat. Jeudi 17 avril, sur le parking d'un hypermarché de Montdidier (Somme), Annette Lefébure, 29 ans, installait son bébé dans sa voiture et chargeait ses courses dans

le coffre lorsqu'un homme s'est approché à environ trois mètres d'elle et lui a tiré dessus. Touchée en plein cœur, la jeune femme s'est effondrée. Ni la personne qui a tenté de lui prodiguer les premiers soins ni les sapeurs-pompiers ne sont parvenus à la ramener à la vie.

## Principaux personnages de ce livre

**Annette Lefébure** : contremaîtresse chez Fimatex, usine textile en difficulté à Montdidier (Somme). Cherche à sortir de sa condition en suivant une formation de ressources humaines.

**Antoine Lefébure** : son mari. Profession : sapeur-pompier. Jaloux maladif et compulsif.

**Robert Minart** : chauffeur routier. Son permis poids lourds lui a été retiré à cause d'une conduite en état d'ébriété. Suit une formation de reclassement.

**Maxime Gointard** : animateur de la formation. Vêtu en permanence d'un costume de velours. Affecté d'un fort zéaïement.

**Jean-Jacques Berton** : ancien cadre de banque parisien exilé à Breteuil par suite de la mutation de sa femme, fournisseur de lycée.

**Marthe, Jacqueline, Joëlle, Ludovic et François** : participants à la formation.

**Mathilde** : la confidente d'Annette et la narratrice. Enseignante, grande lectrice et amatrice de thé.

## 1. Où Antoine Lefébure a appris le sens du devoir

À ce qu'il paraît, tous les satanés matins que le bon Dieu faisait en sa féroce miséricorde, sauf le jour du Seigneur, celui du repos de toutes les brebis du troupeau, Annette Lefébure se levait vers sept heures. Son conjoint était déjà depuis bien longtemps à la caserne de la rue du Docteur Blanche à Montdidier, grosse bourgade de la Somme qui, avec son beffroi en briques rouges dominant l'hôtel de ville, fleurait bon le nord de la France. On aurait pu se croire en Flandre.

Antoine Lefébure sautait du lit conjugal vers cinq heures et quart, sauf le dimanche. Il faisait son quart d'heure d'abdominaux et cinquante pompes. Invariablement. Hiver comme été. Et en plus devant la fenêtre ouverte du salon, en bas. Pour garder la forme. Et il l'avait la forme. Celle d'un athlète. Grand, brun avec une moustache bien taillée et des yeux de braise légèrement bovins presque larmoyants, de vrais pièges à séduction. Antoine Lefébure était ce qu'on appelle familièrement « un beau mec ». Avec des muscles, pectoraux, dorsaux, biceps, triceps et adducteurs, là où il en fallait. Le lieutenant de mari était donc sapeur-pompier. C'était un homme de devoir et de rigueur.

« Sauver ou périr », telle était sa devise, évidemment comme celle de tous les hommes du feu. D'origine citadine, de Breteuil exactement, localité de moyenne importance, située près d'Amiens, le petit Antoine, qui était fils unique, avait été élevé par les principes conjugués du service public de la petite bourgeoisie fonctionnaire et de la religion catholique ; un passage au collège jésuite Saint-Ignace-de-Loyola, rue Martre, dans la capitale picarde, pendant une éternité de

trois bonnes années, ça vous marque un gamin quand ça ne vous forge pas le caractère.

Son père, Raymond Lefébure, avait commencé sa carrière d'agent de l'État comme secrétaire de la mairie pour la terminer à sa tête. On peut dire qu'il avait gagné à deux concours de circonstances. En effet, le maire en place, le plus gros agriculteur du coin, Eugène Galande, un betteravier comme on n'en faisait plus, eut l'élégance de mourir brutalement d'une rupture d'anévrisme (diagnostic commode quand le médecin n'arrive pas à déterminer la cause exacte du décès), ou peut-être bien tout simplement d'un gros coup de chaud sur son tracteur par un mois de canicule dans sa 47e année et son deuxième mandat sans avoir désigné de dauphin.

Alors que le père Lefébure avait déjà atteint 55 ans et aspirait à un repos mal mérité parce que les horaires de travail n'étaient pas harassants, on peut aisément en convenir, il devint maire de Breteuil, par intérim et presque naturellement. Il connaissait par cœur les arcanes de la maison et possédait les dossiers en cours sur le bout de ses doigts rustauds. Puis, lors des élections municipales l'année suivante, par un second concours de circonstances, il conserva le titre, la fonction et les honneurs. Le notaire Charles Bergeret, de l'étude Gamelin, Burger & Bergeret, venait d'être inculpé pour malversations notoires et s'était disqualifié d'office. Ce tabellion véreux avait trempé dans de sordides histoires de blanchiment d'argent douteux. Il était également accusé d'enrichissement personnel et il était mis en examen par le procureur d'Amiens. Ce qui hypothéquait bien sûr de toute façon une éventuelle candidature. Maurice Gachard, le vétérinaire, en se retirant in extremis, se jugeant trop âgé, s'était écarté volontairement et le pharmacien Roland Sicot, un émule du célèbre Homais, fit défection devant la menace de divorce de sa femme. Entre les tracasseries familiales et les désagréments politiques, l'apothicaire avait fait son choix. Le mauvais. Il s'aperçut bien plus tard que ce n'était pas le bon quand sa femme demanda tout de même le divorce.

Ainsi, un boulevard s'ouvrait devant Raymond Lefébure, candidat sans étiquette, sans opinion et sans envergure. Il fut donc élu triomphalement. Il ne pouvait tout de même pas faire moins ou autrement que d'inculquer des valeurs républicaines de droiture, de loyauté et du sens du devoir à son garçon. La mère, la pauvre, était morte en couches.

## **2. Où la radio locale annonce la fermeture prochaine de l'usine**

Pour ce que j'en sais, la journée d'Annette Lefébure commençait ainsi : après une rapide toilette fonctionnelle et hygiénique plus que coquette et féminine, la femme d'Antoine, parti là où son devoir l'avait appelé, la maîtresse de maison préparait le petit déjeuner des enfants et s'apprêtait à se rendre à son travail. Pour Anatole, son petit dernier de 18 mois, les agapes matutinales se résumaient à un biberon de lait froid. Romain, son grand bébé de six ans tout rond et tout bouclé, qui était tout câlin comme une peluche molle, accroché à sa tétine prolongée d'un doudou comme à une bouée de sauvetage, attendait avec un sourire de chérubin sa dose de chocolat tiède pour la journée. Il l'aspirerait à petites goulées dans un biberon de taille supérieure. Pour Annette, c'était immanquablement deux bols de thé léger emplis à ras bord accompagnés de deux biscottes enduites d'une mince couche de confiture. Elle tenait à garder sa ligne.

En écoutant Radio-France-Picardie, elle apprit ce matin-là que son entreprise Fimatex allait fermer au début de l'année prochaine après le plan social qui avait été mis en place par son service et la direction de l'entreprise. Au lieu de se sentir meurtrie et affectée, elle ressentit comme un immense soulagement. Comme si une force occulte soulevait d'un coup une enclume invisible posée sur sa poitrine qui l'aurait oppressée et empêchée de respirer. « Tout ça n'aura donc servi à rien », pensa-t-elle dépitée, mais apaisée. Elle n'en pouvait plus de cet acharnement thérapeutique sur un organisme qui ne vivait plus que sous une sorte d'assistance respiratoire pernicieuse depuis maintenant six mois.

Annette Lefébure, après avoir été ouvrière à la chaîne dans cette usine textile puis avoir accédé à un poste d'encadrement comme contremaîtresse, était devenue à force d'obstination et de cours du soir avant et pendant sa seconde grossesse, adjointe au Directeur du Personnel. Ce n'était pas d'hier

que l'entreprise locale, qui fabriquait des bas et des collants pour les plus grandes marques du marché, battait de l'aile. Depuis plusieurs années, on sentait bien que les affaires ne marchaient plus comme avant. La plaisanterie habituelle qui courait dans l'entreprise, quand les employés avaient encore le cœur à rire, c'était que, dans l'usine, il y avait plus de bas... que de hauts. Celui qui avait trouvé cette astuce de mauvais goût aurait bien dû la faire breveter. Ça lui aurait rapporté gros.

Fimatex, c'était ce grand bâtiment de briques flammées, en contrebas du pays, à l'entrée de la ville picarde, au lieu-dit « la cuvette du diable » miraculeusement épargné par les combats sanglants de la guerre de 14-18 et les bombardements de 39-45, particulièrement violents dans cette région. La bâtisse avait été édifiée en 1862 par les frères Delcourt, puissance industrielle et politique de l'époque. L'un des deux, Prosper, le plus âgé, avait été élu député cinq mandats d'affilée. Un sacré bretteur le Prosper aux dires des anciens et une bête de tribune. En voilà un qui savait haranguer la foule, d'après la légende. Mais l'entreprise avait perdu son âme quand l'affaire était sortie du giron familial. Ensuite, les rachats successifs de l'entreprise la firent doucement décliner.

Et, quand le consortium américain avait racheté l'affaire en 1991, avec l'aide de subventions régionales très généreuses et avec l'engagement du maintien de tous les emplois, personne ne se faisait plus beaucoup d'illusions. En fait, chacun, qui savait que les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent, avait bien compris que l'on assistait à l'agonie d'une période florissante, au commencement de la fin, à l'acmé désastreuse et irrémédiable. Puis les vagues de licenciements ont succédé aux vagues de licenciements, malgré les promesses, les bonnes intentions et les belles paroles rassurantes. L'économie ne fait pas dans le sentiment : elle ne fait pas de cadeaux non plus. Et puis à qui la faute si les porteparretelles n'ont plus la faveur de nos modes et de notre temps ? Même s'ils reviennent en grâce dans certains milieux de la mode hors du temps.